



**HAL**  
open science

## Un parcours semé de terrains. L'itinéraire scientifique de Denise Paulme

Marianne Lemaire

► **To cite this version:**

Marianne Lemaire. Un parcours semé de terrains. L'itinéraire scientifique de Denise Paulme. L'Homme - Revue française d'anthropologie, 2010, 193, pp.51-74. halshs-00785088

**HAL Id: halshs-00785088**

**<https://shs.hal.science/halshs-00785088>**

Submitted on 5 Feb 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **Un parcours semé de terrains**

### **L'itinéraire scientifique de Denise Paulme**

Marianne Lemaire

Article paru dans *L'Homme* 193, 2010, pp. 51-74

Le parcours scientifique de Denise Paulme se caractérise en tout premier lieu par la multiplicité des terrains qui l'ont ponctué. Rares sont les anthropologues français qui, comme elle, se sont à ce point sentis concernés par la « recommandation des anthropologues britanniques » et ont ainsi jugé profitable de travailler tour à tour sur plusieurs sociétés. Redoutant de finir par « s'identifier plus ou moins »<sup>1</sup> à la société sur laquelle elle aurait jeté son dévolu, Denise Paulme a ainsi successivement travaillé, en Afrique de l'Ouest, sur les Dogon, les Kissi, les Baga, les Bété, ainsi que sur quelques populations lagunaires de Côte d'Ivoire, parmi lesquelles les Atié et les Nzema. Plus que ces différents terrains eux-mêmes, les relations différenciées qu'elle a entretenues avec eux et les sentiments tout aussi hétérogènes qu'ils lui ont inspiré font figure de jalons dans son parcours. Ils permettent en effet de distinguer trois grands moments dans l'itinéraire scientifique de l'ethnologue.

Le premier coïncide avec un terrain unique, celui qu'elle a réalisé en pays dogon. Examiner ici cette première expérience, à travers non seulement la production scientifique qu'elle a engendrée mais aussi l'échange épistolaire auquel elle a donné lieu et les souvenirs qui en ont été retracés, reviendra à observer la « naissance » d'une ethnologue. Le deuxième temps du parcours scientifique de Denise Paulme rassemble quant à lui l'étude des sociétés kissi, baga et bété. Ces trois terrains ont en commun d'avoir été réalisés par Denise Paulme en compagnie de son mari, l'ethnomusicologue André Schaeffner. Mais plus que leurs convergences, ce sont les diverses manières dont elle les a opposés qui invitent à les rassembler, pour mieux les confronter, au sein d'un même moment de son parcours scientifique. Le troisième temps de son itinéraire coïncide également avec plusieurs terrains distincts. Lors de ses missions dans différentes populations lagunaires de Côte d'Ivoire, l'ethnologue a en effet abandonné sa perspective jusqu'alors monographique pour privilégier l'étude de thématiques transversales susceptibles d'alimenter un enseignement régulier. Cet article retrace ainsi un parcours où le statut institutionnel du chercheur et sa production scientifique, mais aussi ses expériences de terrain et les émotions qu'elles ont suscitées, concourent pour donner du sens à son itinéraire scientifique.

---

<sup>1</sup> D. Paulme, 1993, pp. 83-84.

### **Le temps de la formation**

Ainsi qu'elle en a consigné le souvenir dans un texte où elle retrace son parcours, Denise Paulme a « toujours entendu parler de l'Afrique autour [d'elle] »<sup>2</sup>. Elle en a en effet entendu parler dès l'enfance : à sa naissance en 1909, son père y occupe un poste dans une compagnie de navigation. Lui-même et son épouse jugeant alors préférable que leur fille grandisse sous des climats plus tempérés, ils la confient à sa tante maternelle. Aussi ne voit-elle que fort peu ses parents jusqu'à leur réinstallation en métropole alors qu'elle a une dizaine d'années. Mais, à travers leurs récits et leurs lettres, elle se fait sans aucun doute une certaine idée du continent où ils vivent<sup>3</sup>.

Il fallut néanmoins que le temps passe et que le hasard intervienne pour que Denise Paulme elle-même se rende en Afrique, quelque vingt années plus tard. Après l'obtention de son baccalauréat, elle avait d'abord dû travailler deux ans durant comme secrétaire dans la compagnie où travaillait son père : sa « première expérience ethnographique »<sup>4</sup>, dira-t-elle plus tard. Une expérience peu plaisante, où elle souffre tant du rythme soutenu de travail que de l'impossibilité d'échanger avec des collègues aux préoccupations trop différentes des siennes. La crise de 1929 viendra y mettre un terme. Ayant perdu son emploi, elle a de nouveau la liberté de suivre des cours de licence à la faculté de droit où elle s'était inscrite deux ans plus tôt et qu'elle avait alors choisie pour la possibilité qu'elle offrait de passer les examens sans avoir assisté aux cours. Son goût pour le droit primitif la conduit bientôt à assister aux cours de Marcel Mauss à l'Institut d'ethnologie et à la Ve section de l'École pratique des hautes études. Quand elle ose se présenter à lui, il lui donne pour conseil d'entreprendre l'apprentissage du sanscrit et de l'hébreu. Comme cette perspective ne l'enthousiasme guère, elle lui soumet plutôt l'idée, bientôt approuvée, de poursuivre sa formation en travaillant comme bénévole au musée d'ethnologie. Avec Paul Rivet pour directeur et Georges Henri Rivière pour sous-directeur, le musée est alors, pour la première fois depuis son ouverture en 1878, en cours de rénovation. Dans ce contexte, Denise Paulme est chargée d'enregistrer la collection d'objets africains, parmi lesquels les jupes en fibres des danseurs dogon acquis par Rivière à l'issue de l'exposition coloniale de 1931. Dans les deux années qui suivent, elle participe à la préparation des expositions, dont la plus « mémorable », selon ses propres termes, est celle organisée en 1934 au retour de la mission Dakar-Djibouti. Dans le même temps, elle obtient, en plus du diplôme d'ethnologie, la licence de droit qui lui permet de se porter candidate, sur les conseils et

---

<sup>2</sup> D. Paulme, 1979, p. 9.

<sup>3</sup> On peut donc s'étonner avec Alice Byrne (2000) de ce que Françoise Héritier (1999), dans sa nécrologie de Denise Paulme, ait affirmé que « rien ne [...] prédisposait » son amie à devenir ethnologue. De la même manière, peut-on véritablement dire que Denise Paulme soit « née dans une famille sans grande curiosité » (1999, p. 5) ? Alice Byrne a montré au contraire que l'ethnologue tenait probablement de son père son goût et son intérêt pour l'art, et pour l'art africain en particulier. Les quelques lettres adressées par Jean-Charles Paulme à sa fille dont nous avons gardé la trace le confirment (Fonds Denise-Paulme, Bibliothèque Éric-de-Dampierre, MAE, Université Paris Ouest Nanterre La Défense, France). Outre qu'elles témoignent de la tendresse qui les liait l'un à l'autre, elles contiennent en effet des descriptions d'objets et des conseils de lecture.

<sup>4</sup> D. Paulme, 1979, p. 9.

avec les recommandations de Mauss, Rivet et Lévy-Bruhl, à une bourse de la Fondation Rockefeller pour la préparation d'une thèse de doctorat.

L'obtention de cette bourse s'accompagne de deux décisions importantes : celle, en premier lieu, de l'utiliser pour travailler en pays dogon où la mission Dakar-Djibouti avait déjà séjourné et où Marcel Griaule projetait de repartir, et celle, non moins déterminante, de la partager avec Deborah Lifchitz, une linguiste qui, si elle ne s'était jamais rendue en pays dogon, avait une précédente expérience de terrain en Ethiopie. C'est ainsi qu'en janvier 1935, Denise Paulme et Deborah Lifchitz quittent Paris pour Sanga, en pays dogon, en même temps que les sept membres de la mission Sahara-Soudan dirigée par Marcel Griaule. Il est cependant convenu qu'elles ne reviendraient pas à Paris avec eux à la fin du mois de mars, mais resteraient à Sanga le temps que le leur permettrait le montant de la bourse obtenue par Denise Paulme. Les deux jeunes femmes quitteront finalement le pays dogon à la fin du mois de septembre, à l'issue de neuf mois de terrain.

### **Naissance d'une ethnologue : Sanga 1935**

Les premiers temps de cette première mission s'avèrent extrêmement éprouvants pour Denise Paulme. En partie en raison d'une cohabitation malheureuse entre la mission Sahara-Soudan et celle qui a reçu le nom de « Mission Paulme-Lifchitz ». Bien des années plus tard, Denise Paulme a expliqué combien l'organisation de son travail à Sanga avait pâti de la confusion que semait la présence d'un nombre important d'Occidentaux dans un village africain : « Ces premiers temps furent difficiles. Outre le tournage d'un film pour lequel une sortie de masques eut lieu sur commande, la présence d'européens trop nombreux et qui entendaient travailler vite bouleversait la vie du village [...]. Il fallut le départ de nos compagnons pour que la vie normale revienne. Alors seulement nous pûmes organiser notre travail »<sup>5</sup>. Mais c'est peut-être en réalité moins le nombre de ses collègues à ses côtés que leurs exigences (« tourner un film », et à cette fin, « commander » une sortie de masques) et leur méthode (« travailler vite ») qui l'ont le plus troublée. Des exigences et une méthode qui sont principalement celles du responsable de la mission Sahara-Soudan, Marcel Griaule. Denise Paulme semble en effet avoir entretenu une relation distancée avec Griaule tout au long des six semaines que la mission Sahara-Soudan a duré.

Outre son souci d'efficacité, elle lui reproche un goût pour le luxe et le sensationnel dont elle ne voit pas comment il pourrait s'accorder avec de véritables préoccupations scientifiques : « les articles de reportage et les pyjamas de soie ne peuvent pas, pour nous qui aimons l'ethnologie et lui donnons toute nos forces, être une chose si importante »<sup>6</sup>. De fait, la lecture des articles publiés à leur retour par Griaule et quelques autres membres de la mission Sahara-Soudan ne suscite pas l'enthousiasme de Paulme

---

<sup>5</sup> D. Paulme, 1977, pp. 8-9.

<sup>6</sup> D. Paulme, 1992, lettre du 7 juin 1935 à André Schaeffner, p. 39.

qui, quand elle ne préfère pas « ne rien [en] dire »<sup>7</sup>, les qualifie pour l'un de « moyen » et pour l'autre de « pâle »<sup>8</sup>. À moins qu'elle ne dénonce l'« effet déplorable »<sup>9</sup> produit par un troisième.

Les méthodes scientifiques de Marcel Griaule ne sont cependant pas le seul motif de sa mésentente avec Denise Paulme. Son comportement à son égard et à l'égard de Deborah Lifchitz en est un autre. Marcel Griaule s'est-il senti une quelconque autorité sur ses deux collègues ? Toujours est-il que ni Paulme ni Lifchitz ne semblent avoir apprécié la manière dont il les a introduites en pays dogon. Lifchitz confie ainsi à Leiris : « Schaeffner a dû vous mettre au courant de la situation qui s'était créée, et de la façon dont Griaule et Lutten nous ont "installées" à Sanga. Heureusement que tout va très bien »<sup>10</sup>. L'exaspération de Paulme et Lifchitz monte encore d'un cran lorsque quelque temps plus tard, Griaule quitte Sanga sans leur laisser le double de ses fiches. En guise de représailles, elles décident alors dans un premier temps de garder les leurs par devers elles. Lifchitz s'en explique à Leiris en ces termes : « Nous aurions dû vous envoyer les fiches, mais... Quand Griaule est parti, il ne nous a pas laissé les doubles de ses fiches ; lui et ceux qui sont partis avec lui, n'ont pas jugé utile de nous mettre au courant de leurs travaux. Évidemment certaines de nos enquêtes pourraient compléter les leurs, mais nous ne voulons pas qu'ils travaillent sur nos fiches avant notre retour, et si nous les envoyons il vous sera difficile de les empêcher. Il est donc beaucoup plus simple que nous gardions ces fiches »<sup>11</sup>. Mais la peur de perdre les matériaux recueillis les conduit finalement à la décision de faire parvenir leurs doubles à Leiris, accompagnés de la recommandation de ne les communiquer à personne : « Vous recevrez par un prochain courrier 11 paquets de fiches, représentant notre travail depuis le départ de Griaule. Nous les envoyons à votre adresse personnelle pour que personne ne puisse les consulter, excepté vous et Schaeffner, évidemment. Inutile même d'en parler à qui que ce soit. Nous les envoyons uniquement par mesure de prudence, au cas où il arriverait malheur aux originaux »<sup>12</sup>. Par la suite, Paulme et Lifchitz reprochent encore à Griaule de ne leur témoigner aucun intérêt et de laisser leurs lettres, même « gentille[s] »<sup>13</sup>, sans réponse. Il faut attendre le 29 juillet pour que Denise Paulme puisse dire à Schaeffner sa joie d'avoir « reçu une lettre affectueuse et raisonnable de Griaule qui nous fait grand plaisir »<sup>14</sup>. C'est cependant à Leiris et Schaeffner que Paulme et Lifchitz continuent d'adresser leurs souhaits de recevoir à Sanga les articles publiés à leur retour à Paris par les membres de la mission Sahara-Soudan.

Comme on peut le comprendre, le départ des membres de ladite mission apporte un véritable soulagement à Denise Paulme. Un soulagement partiel cependant, car son

---

<sup>7</sup> *Ibid.*, lettre du 14 juin 1935 à André Schaeffner, p. 40.

<sup>8</sup> *Ibid.*, lettre du 29 juillet 1935 à André Schaeffner, p. 50.

<sup>9</sup> *Ibid.*, lettre du 5 août 1935 à André Schaeffner, p. 54.

<sup>10</sup> *Ibid.*, lettre du 19 avril 1935 de Deborah Lifchitz à Michel Leiris, p. 76.

<sup>11</sup> *Ibid.*, lettre du 19 avril 1935 de Deborah Lifchitz à Michel Leiris, p. 76.

<sup>12</sup> *Ibid.*, lettre du 16 mai 1935 de Deborah Lifchitz à Michel Leiris, p. 78.

<sup>13</sup> *Ibid.*, lettre du 7 juin 1935 à André Schaeffner, p. 39.

<sup>14</sup> *Ibid.*, lettre du 29 juillet 1935 à André Schaeffner, p. 52.

malaise, qui vient aussi de ce que, dans son avant-propos aux *Lettres de Sanga*, elle définit elle-même comme un profond manque de confiance en elle, survit quelque temps au départ de la mission Sahara-Soudan. Des années plus tard, elle avait encore en mémoire les sentiments inconfortables qui l'animaient au départ de sa première mission : « J'étais partie doutant de mes capacités à surmonter l'épreuve dont je savais qu'elle serait décisive. Le manque de confiance en moi qui avait marqué toute mon adolescence demeurait ma grande faiblesse : saurais-je me faire entendre, mes interlocuteurs accepteraient-ils ma présence et mes questions ou simplement – c'était ma terreur profonde – m'ignoreraient-ils comme la fille naïve et sans expérience que j'étais à mes propres yeux ? »<sup>15</sup> Si l'expérience de Deborah Lifchitz, dont la présence lui fut « précieuse sur tous les plans » et tout au long de la mission, ne manquait pas de la rassurer, elle ne l'empêchait pas de prendre toute la mesure, et même un peu plus, de sa propre inexpérience : « Le premier terrain est toujours un saut dans l'inconnu, l'épreuve de vérité. Vis-à-vis des autres et de moi-même, allais-je perdre la face ? L'enseignement que j'avais reçu était théorique, je ne pouvais compter que sur moi-même et je dus inventer une méthode de travail »<sup>16</sup>. Or les premières enquêtes de Denise Paulme, menées alors que les membres de la mission Sahara-Soudan se trouvaient encore à Sanga, ne lui apportent pas la satisfaction attendue : « Les informations que je recueillis alors auprès d'enfants qui s'enfuyaient au moindre prétexte étaient sans intérêt, mises à part quelques devinettes. Je doutais sérieusement de mes capacités »<sup>17</sup>.

Ses doutes sont perceptibles dans les lettres qu'elle adresse à André Schaeffner ou à Michel Leiris au cours des premiers mois de la mission. Certes, elle y tient parfois des propos confiants, faisant état de la progression de ses recherches et concluant : « Dites à Mauss et à Rivet que nous travaillons sagement et que nous sommes heureuses ici »<sup>18</sup>. Mais de tels propos ont tout l'air d'avoir vocation à rassurer, et à la rassurer, elle, au moins autant que les destinataires de ses lettres. Dans d'autres missives, elle laisse plus librement cours à l'expression de sa crainte de ne pas être à la hauteur de la mission qui lui a été confiée. À plusieurs reprises, auprès de Leiris comme auprès de Schaeffner, elle se justifie de ne pas être en mesure de répondre à certaines exigences de ceux qu'elle ne peut encore considérer comme ses collègues : « Mauss demande une société des femmes, je ne demanderais pas mieux, mais nous ne pouvons pas la fabriquer, et je n'ai aucun signe de son existence jusqu'ici »<sup>19</sup>. Et en réponse à une lettre de Schaeffner où celui-ci lui avait rappelé tout ce que, à Paris, on attendait d'elle, elle s'insurge en des termes aussi fermes que les doutes qui la tenaillent concernant son aptitude à satisfaire ces attentes : « Ce n'est pas une phrase très adroite, adressée à une fille qui fait ses

---

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>16</sup> D. Paulme, 1977, p. 9.

<sup>17</sup> *Ibid.*

<sup>18</sup> D. Paulme, 1992, lettre du 1<sup>er</sup> mars 1935 à Michel Leiris, p. 68.

<sup>19</sup> *Ibid.*, lettre du 16 mai 1935 à Michel Leiris, pp. 80-81.

premières armes seule, et se bat de tout son cœur, mais un peu en aveugle : il est impossible de fixer sur place la valeur des documents recueillis... »<sup>20</sup>.

L'une de ces attentes parisiennes cependant lui apparaît plus accessible, et c'est sur celle-ci qu'elle semble se concentrer au cours des premières semaines de son séjour à Sanga : la collecte des objets. De fait, il est beaucoup question d'objets trouvés, achetés ou simplement dérobés dans les premières lettres de Sanga adressées par Paulme à Schaeffner ou Leiris. Pourtant, aucun des deux membres de la mission Paulme-Lifchitz ne projetaient initialement d'entreprendre un quelconque travail de collecte : « Nous-mêmes ne pensions pas du tout faire de collection au début nous disant : étant donné tout ce que Griaule a rapporté, ce n'est vraiment pas la peine. Et puis les choses se sont trouvées d'elles-mêmes »<sup>21</sup>. Mais ni les circonstances, apparemment favorables, ni son goût pour les objets ou son sens esthétique, tous deux bien réels, ne suffirent à expliquer que Denise Paulme ait finalement été portée à constituer une collection<sup>22</sup>. Tout se passe en réalité comme si la collecte d'objets était venue combler les insuffisances dont la jeune chercheuse a alors le sentiment qu'elles caractérisent ses recherches. C'est ainsi bien souvent peu après avoir exprimé ses doutes que Denise Paulme, dans ses lettres, s'inquiète de parvenir à trouver « une bonne statue pour Rivière »<sup>23</sup> ou se réjouit d'avoir collecté « quarante serrures, ce qui porte à cinquante-quatre notre collection de portes, volets, serrures, tous anciens et d'excellente qualité, certains admirables »<sup>24</sup>.

Mais si les objets restent présents jusque dans les dernières lettres écrites par Denise Paulme à Michel Leiris et André Schaeffner, ils s'effacent malgré tout peu à peu au profit de la dimension proprement scientifique de la mission dont Denise Paulme se sait surtout investie. À mesure que le temps passe, elle gagne en effet en assurance et témoigne une certaine satisfaction à l'égard du travail accompli. Dans une lettre à Michel Leiris datée du 19 avril, elle ose timidement se réjouir des résultats obtenus : « nous avons beaucoup travaillé, et obtenu des résultats intéressants, je crois »<sup>25</sup>. Certes, il lui arrive encore à cette époque de préférer mettre en avant l'avancée des travaux de Deborah Lifchitz plutôt que celle des siens propres. Il n'est pas rare en effet qu'elle s'appesantisse sur la progression des enquêtes de son amie ou fasse le bilan élogieux de ses travaux : « Deborah a plus de cent chansons, une grande enquête sur les noms »<sup>26</sup>. De plus en plus souvent cependant, elle s'octroie des mérites comparables à ceux de Deborah Lifchitz dans la compréhension de quelques faits sociaux d'envergure : « Nous

---

<sup>20</sup> *Ibid.*, lettre du 23 mai 1935 à André Schaeffner, p. 33.

<sup>21</sup> Communication orale de Denise Paulme à Annie Dupuis, reportée dans « Correspondance de Deborah Lifchitz et Denise Paulme avec Michel Leiris », *Gradhiva*, 1987, 3, p. 352.

<sup>22</sup> Cette collection est principalement composée de statues et de serrures.

<sup>23</sup> D. Paulme, 1992, lettre du 1<sup>er</sup> mai 1935 à André Schaeffner, p. 26.

<sup>24</sup> *Ibid.*, lettre du 23 mai 1935 à André Schaeffner, p.33.

<sup>25</sup> *Ibid.*, lettre du 19 avril 1935 à Michel Leiris, p. 77.

<sup>26</sup> *Ibid.*, lettre du 15 mai 1935 à André Schaeffner, p. 32.

avons le totémisme, et tout est clair enfin, d'une éblouissante lumière »<sup>27</sup>. Ou encore : « L'enquête sur le *lebe* s'intensifie et prend une allure grand style »<sup>28</sup>.

De fait, la seconde moitié de la mission est placée sous le signe de la sérénité. Les lettres de Denise Paulme sont alors ponctuées de propos confiants, tels que « Nous ne rentrerons pas les mains vides »<sup>29</sup>, « nous avons une belle matière entre les mains »<sup>30</sup>, ou encore « Nous envoyons cette semaine nos fiches à Leiris. Tu verras la masse de documents. Nous aurons vraiment tiré le maximum de ce séjour ici »<sup>31</sup>. Il arrive même un moment où elle s'autorise une autre manière, moins formelle, de travailler, voire un peu de repos : « Je ne travaille plus beaucoup, c'est-à-dire que je ne fais plus beaucoup de fiches ; mais je passe des heures sous un baobab avec nos amis, en jouant avec le fils d'Ambara ou celui d'Apama ; nous ne parlons pas, mais nous nous comprenons. Le résultat matériel de ces journées n'est peut-être pas énorme – quoi qu'à voir le nombre de fiches – mais pour moi elles sont sans prix : ici enfin, j'aurai trouvé ce que j'ai si longtemps cherché, la paix avec moi-même, le calme intérieur, et des relations possibles avec d'autres hommes »<sup>32</sup>.

En effet, le sentiment de sérénité<sup>33</sup> qui a tout d'abord envahi la chercheuse satisfaite des résultats obtenus gagne bientôt la personne toute entière, conquise par une expérience dont elle a l'impression qu'elle la révèle peu à peu à elle-même. Le paysage y est pour beaucoup, qui apparaît dans les lettres de Denise Paulme comme ce qu'elle peut intérioriser après que lui-même l'a « prise » : « Je ne peux pas dire que j' « aime » Sanga : ce n'est pas pour moi un paysage comme les autres, c'est plutôt Sanga qui m'a prise, m'a bouleversée et me possède aujourd'hui entièrement. Je peux bien partir maintenant, en moi sont fixés les rochers, les cavernes, la vallée du Hogon – et ils vivront jusqu'à ma mort »<sup>34</sup>. Mais ce paysage est surtout le cadre de la vie presque ascétique à laquelle elle semblait depuis longtemps aspirer : « C'est une vie qui demande un gros effort et que j'accueille avec soulagement, la fatigue même est un bienfait lorsqu'elle vous donne l'oubli de vous-même »<sup>35</sup> ; « j'aime cette vie, j'aime ce qu'il y a de dur en elle »<sup>36</sup>. À l'issue de cette expérience qu'elle compare à une « initiation », Denise Paulme ne se sent pas seulement « chez elle » à Sanga. Elle s'y sent surtout « elle-même », ainsi qu'elle le répète à de nombreuses reprises dans ses lettres à André Schaeffner : « Ici enfin, je suis moi-même »<sup>37</sup>. Aussi n'envisage-t-elle

---

<sup>27</sup> *Ibid.*, lettre du 25 mai 1935 à André Schaeffner, p. 34.

<sup>28</sup> *Ibid.*, lettre du 11 mai 1935 à André Schaeffner, p. 30.

<sup>29</sup> *Ibid.*, lettre du 25 mai 1935 à André Schaeffner, p. 34.

<sup>30</sup> *Ibid.*, lettre du 20 juin 1935 à André Schaeffner, p. 42.

<sup>31</sup> *Ibid.*, lettre du 11 juillet 1935 à André Schaeffner, p. 48.

<sup>32</sup> *Ibid.*, lettre du 11 août 1935 à André Schaeffner, p. 55.

<sup>33</sup> Gardons nous cependant de penser que Denise Paulme fût jamais pleinement rassurée sur la valeur de ses travaux. Bien des années plus tard, elle conclut un texte consacré à son expérience de terrain en pays dogon par des propos dont le ton malicieux dissimule mal une inquiétude persistante : « Tout compte fait, les cinquante mille francs de la bourse n'avaient pas été trop mal employés. » (« Sanga 35 », p. 12)

<sup>34</sup> D. Paulme, 1992, lettre du 28 juin 1935 à André Schaeffner, p. 45.

<sup>35</sup> *Ibid.*, lettre du 15 avril 1935 à André Schaeffner, p. 22.

<sup>36</sup> *Ibid.*, lettre du 4 août 1935 à André Schaeffner, p. 53.

<sup>37</sup> *Ibid.*, lettre du 11 juillet à André Schaeffner, p. 48.



pas son retour à Paris sans inquiétude : « Je ne m'habitue pas à l'idée de quitter bientôt Sanga. Comment peut-on vivre ailleurs qu'ici sans être malheureux – en un mot, comment peut-on être Persan ? »<sup>38</sup>, « J'ai peur un peu de ce retour en Europe, du bruit, des gens ; est-il si difficile de vivre en termes possibles avec les gens ? »<sup>39</sup> Quelques résolutions sont prises en prévision : « Rentrée à Paris, je serai impolie et sauvage, tant pis, je ne peux plus me forcer ainsi »<sup>40</sup>. Mais l'appréhension ne cesse de croître à mesure que le départ approche : « Il me paraît incroyable de penser que dans trois semaines, guère plus maintenant, j'aurai quitté ce pays, où tout suggère l'éternité, où j'ai vécu toute une vie, semble-t-il... »<sup>41</sup>

Seule la perspective d'y retrouver des amis adoucit à ses yeux celle du retour à Paris : « Je pense que la seule chose bonne à Paris, ce sera de revoir certains visages amis »<sup>42</sup>. Car même si elle exprime un peu plus tard le regret que ces amis soient « peu nombreux »<sup>43</sup>, Denise Paulme peut désormais, plus qu'autrefois, avoir le sentiment d'être membre à part entière d'une communauté. Après avoir douté de jamais réussir à se constituer une méthode de travail, elle se voit en effet demander par ses collègues du musée d'ethnographie, avant même son retour à Paris, de la leur exposer. Et elle de se défendre de vouloir l'imposer à quiconque : « j'espère que nous aurons de longues conversations avec vous tous sur la méthode ethnographique – notre méthode est valable pour nous, nous ne prétendons pas l'imposer »<sup>44</sup>.

C'est qu'en effet ce premier terrain de Denise Paulme, qui consacre en quelque sorte sa « naissance » en tant qu'ethnologue, est aussi l'un des premiers grands terrains qui accompagnent la « naissance » de l'ethnologie française en tant que champ scientifique institutionnalisé. Dans ce contexte, la mission Paulme-Lifchitz véhicule, du point de vue de la méthode adoptée comme de celui de l'objectif poursuivi, une somme de propositions nouvelles, à bien des égards discordantes par rapport à celles avancées depuis quelques années par Marcel Griaule. La mission Dakar-Djibouti de 1931-1933, dont Denise Paulme avait longuement manipulé les fiches lorsqu'elle travaillait au Musée d'ethnographie où elle préparait les expositions<sup>45</sup>, avait illustré la possibilité d'un travail de terrain mené collectivement et de façon extensive. La mission Paulme-Lifchitz, en revanche, illustre tout l'intérêt de mener, seul(e) ou à deux, une enquête longue et intensive dans la perspective d'accéder à une connaissance globale et néanmoins fidèle de la société étudiée. Pour preuves, les nombreux articles, écrits en collaboration pour certains, publiés par les deux ethnologues à leur retour de mission,

<sup>38</sup> *Ibid.*, lettre du 19 août 1935 à Michel Leiris, p. 88.

<sup>39</sup> *Ibid.*, lettre du 11 août 1935 à André Schaeffner, p. 56.

<sup>40</sup> *Ibid.*, lettre du 1<sup>er</sup> mai 1935 à André Schaeffner, p. 27.

<sup>41</sup> *Ibid.*, lettre du 19 août 1935 à André Schaeffner, p. 56.

<sup>42</sup> *Ibid.*, lettre du 15 juin 1935 à Michel Leiris, p. 84.

<sup>43</sup> *Ibid.*, lettre du 19 août 1935 à Michel Leiris, p. 88.

<sup>44</sup> *Ibid.*, lettre du 19 août à Michel Leiris, p. 88.

<sup>45</sup> Denise Paulme a travaillé sur les fiches de Dakar-Djibouti pour un autre motif que la préparation des expositions. À partir de ces fiches, elle a également rédigé à propos des Dogon, avant même de partir sur le terrain, un texte de 36 pages intitulé *La communauté taise chez les Dogon*, Paris, Domat-Montchrestien, 1937.

ainsi que l'ouvrage monographique issu de la thèse que Denise Paulme soutient en 1940 et publie la même année sous le titre *Organisation sociale des Dogon (Soudan français)*. De sorte qu'il y a bien ici « naissance » d'une ethnologue dans le contexte plus large de la « naissance » d'une discipline, mais naissance par distanciation critique, au cours d'une expérience de terrain, avec les méthodes et les principes prônés jusqu'alors.

### **Des expériences de terrain contrastées : en pays kissi, baga et bété**

Denise Paulme et André Schaeffner, avec lequel elle s'est mariée en 1937, partent à plusieurs reprises ensemble sur le terrain<sup>46</sup>. En pays kissi et en pays baga, respectivement situés à l'est et à l'ouest de l'actuelle Guinée, puis en pays bété, à l'ouest de la Côte d'Ivoire, ils partagent des expériences de terrain contrastées, enthousiasmante pour l'une, désastreuse pour la seconde et mitigée pour la troisième.

Aussitôt la guerre terminée, en octobre 1945, Denise Paulme et André Schaeffner partent pour la Haute-Guinée française, en pays kissi, pour y effectuer un premier terrain d'une durée de six mois, un second terrain d'une durée équivalente devant lui succéder deux ans plus tard. Le choix de la population kissi est alors essentiellement motivé par le souci de tirer au clair les interrogations qui entourent les nombreuses statuettes en pierres dites « pierres kissi » abritées par le Musée de l'Homme. Cette motivation se heurte rapidement à la découverte suivante : les occupants actuels du pays kissi, pas plus que leurs ascendants immédiats, ne sont les auteurs de ces pierres. De la société kissi telle qu'elle est en mesure de l'observer, Denise Paulme comprend rapidement qu'elle s'est constituée récemment, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

C'est là cependant l'unique déception de Denise Paulme en pays kissi. Elle y goûte en premier lieu un paysage certes moins saisissant que celui contemplé en pays dogon, mais néanmoins séduisant par son caractère frontalier entre forêt et savane. Elle semble également y apprécier la dimension pittoresque et ludique du parcours, fait de profonds ravins, de sentiers hasardeux et de ponts suspendus, qui mène à des agglomérations à l'existence parfois insoupçonnable. Quant à ses descriptions du rythme et de l'atmosphère du village lui-même, elles donnent à penser que Denise Paulme y a coulé des heures agréables, tantôt bercée par des « bruits de la campagne française » qui lui rappellent « des souvenirs d'enfance »<sup>47</sup>, tantôt installée, dans un « paysage de rêve », sous une véranda « exposée à l'air, mais abritée du soleil »<sup>48</sup>, et toujours à proximité de l'un des nombreux autels qui témoignent de la vivacité et de la diversité des cultes kissi. Culte des ancêtres, cultes agraires, rites initiatiques féminins et masculins, autant d'institutions sur lesquelles Denise Paulme a en effet la possibilité et le bonheur de travailler tout au long de ses deux terrains successifs.

---

<sup>46</sup> André Schaeffner et Denise Paulme avaient déjà fait du terrain ensemble, mais dans des circonstances toutes différentes de celles de ces trois missions : André Schaeffner, en effet, était l'un des sept membres de la mission Sahara-Soudan.

<sup>47</sup> D. Paulme, 1956b, p. 10.

<sup>48</sup> D. Paulme, 1949, p. 29.

En pays kissi, elle est également conquise par la qualité de cultivateurs, et de cultivateurs acharnés, de ses habitants. Elle les présente ainsi comme des « cultivateurs qu'un attachement passionné courbe sur leur sol »<sup>49</sup>, qui « donnent tous leurs soins au travail de la terre »<sup>50</sup> ou encore dont « le travail de la terre fixe toute l'attention »<sup>51</sup>. « Gens du riz » sera le titre de la monographie qu'elle leur consacre et qui paraît en 1954, car « toute la vie, non seulement matérielle, mais affective, est ici dominée par le souci du riz »<sup>52</sup>. Aussi son ouvrage accorde-t-il une large place au calendrier agricole et aux différentes techniques de travail de la terre dont elle a la plus haute opinion : celui qui serait « tenté de juger rudimentaires les procédés de culture du sol [...] s'apercevrait bientôt que ces paysans n'en possèdent pas moins des connaissances précises en ce qui concerne leurs différents terrains et les espèces qu'il convient de faire porter à chacun »<sup>53</sup>.

De manière plus globale, les Kissi ont pour eux, aux yeux de Denise Paulme, de nourrir un véritable projet commun de société. La société kissi n'est pas la « société en décomposition »<sup>54</sup> qu'elle pourrait pourtant être après avoir été malmenée un demi-siècle plus tôt lors des guerres de Samori. Elle est au contraire une société « convalescente », ayant gardé « le goût de l'existence », et dont les membres semblent animés par le souci « d'assurer, au moins autant que leur existence personnelle, la survie du groupe »<sup>55</sup>. Denise Paulme est ainsi très sensible au fait que les jeunes émigrés pour un temps hors du pays kissi ne soient pas « perdus pour leur communauté d'origine ». Elle se félicite qu'« ils restent très attachés à leurs familles et à leurs villages », « en parlent avec nostalgie et songent toujours au retour, quelle que soit la supériorité des conditions matérielles à l'étranger »<sup>56</sup>. Le portrait qu'elle dresse d'une société unie autour d'un même projet ne l'empêche certes pas de relever et de décrire finement la complexité de relations interpersonnelles telles que celles entre deux époux, ou encore celle d'un homme avec ses beaux-parents. Mais c'est malgré tout le sentiment d'une certaine harmonie entre les membres de la société kissi qui domine dans l'œuvre que Denise Paulme leur consacre, l'évocation du thème de la sorcellerie lui-même étant parfois moins l'occasion de décrire des tensions que celle de dire sa reconnaissance envers ceux qui lui ont témoigné leur confiance en acceptant de les évoquer avec elle.

Car l'image que Denise Paulme nous livre du pays kissi n'est peut-être pas tout à fait sans lien avec le fait qu'elle y a elle-même noué de saines et nombreuses relations. Elle y a en effet été chaleureusement accueillie : par le commandant de cercle tout d'abord, puis par l'ensemble de la population kissi, comme elle se le rappelle dans ses « Quelques souvenirs » : « J'ai conservé un souvenir reconnaissant de l'accueil trouvé

---

<sup>49</sup> D. Paulme, 1954, p. 45.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 45.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>53</sup> D. Paulme, 1949, p. 243.

<sup>54</sup> D. Paulme, 1954, p. 11.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 75.

auprès des Kissi »<sup>57</sup>. Un tel accueil ne semble pas être venu des seuls membres masculins de la société kissi, mais aussi de ses membres féminins. En pays kissi, Denise Paulme a pu mener un travail qu'elle regrettait de ne pas avoir pu mener en pays dogon<sup>58</sup> : un travail avec et sur les femmes. L'un de ses premiers articles sur le pays kissi est ainsi consacré à un mouvement féminin à propos duquel, en quête de la « version féminine » sur la teneur de ce mouvement, elle est renseignée par une femme âgée dont elle dit avoir déjà eu l'occasion d'« apprécier le solide bon sens, joint à une réelle connaissance de la société indigène »<sup>59</sup>. Le plaisir de Denise Paulme à travailler au plus près des femmes et à s'intéresser à leurs cultes se ressent aussi à maints endroits de son ouvrage consacré aux Kissi. Ainsi ce paragraphe, où elle nous convie à la *dala sola*, point d'eau et lieu de culte des femmes kissi, en retrace l'atmosphère toute particulière et nous fait partager la nostalgie des émotions qu'elle y a ressenties : « La situation de la *dala sola*, au bord d'une rivière ou dans un creux de vallon humide, la végétation plus abondante, l'impression de secret que dégage l'obscurité de la forêt ; les rires aigus des femmes dont on ne distingue les silhouettes qu'au dernier moment, leur silence subit quand elles aperçoivent des étrangers ; aussi les scènes étranges dont le récit vous a été chuchoté en détournant les yeux – tout cela fait du point d'eau un endroit mystérieux, au charme un peu trouble, que l'on ne quitte jamais sans effort »<sup>60</sup>. C'est d'ailleurs certainement cette complicité entre Denise Paulme et les femmes kissi qui est cause de ce que, en revanche, elle a refusé d'assister à plus d'une excision, et n'a assisté à l'une d'elles que par « conscience professionnelle », agitée tout au long par des « haut-le-cœur »<sup>61</sup>.

Sans doute la présence de son époux André Schaeffner à ses côtés a-t-elle favorisé ce projet que caressait Denise Paulme depuis son premier terrain en pays dogon de porter la plus grande attention aux femmes : « Sa présence et sa collaboration permirent un travail parallèle sur les rituels initiatiques, très importants dans cette société – lui enquêtant auprès des hommes et des garçons, moi m'informant auprès des filles. »<sup>62</sup> Il est probable aussi que cette étroite collaboration fut pareillement fructueuse pour André Schaeffner<sup>63</sup> : si Denise Paulme est en mesure de publier une multitude d'articles ainsi qu'une monographie dans le prolongement de leurs deux terrains en pays kissi, André Schaeffner, de son côté, publie dès 1951 le résultat de ses investigations proprement ethnomusicologiques dans *Les Kissi. Une société noire et ses instruments de musique*.

---

<sup>57</sup> D. Paulme, 1979, p. 13.

<sup>58</sup> « Mon regret le plus grand aujourd'hui est de n'avoir pas travaillé avec les femmes (...) l'image que je rapportai (...) est celle d'un univers masculin. » (1977, p. 11)

<sup>59</sup> D. Paulme, 1950, p. 43.

<sup>60</sup> D. Paulme, 1954, p. 157.

<sup>61</sup> D. Paulme, 1979, p. 13.

<sup>62</sup> *Ibid.*

<sup>63</sup> Outre la possibilité d'une étroite collaboration, partir à deux présentait cet autre avantage : « Nous formions un couple, nos interlocuteurs n'avaient pas affaire à un célibataire qui aurait menacé la paix des ménages. » (1979, p. 14)

Et s'il fut profitable à Denise Paulme et André Schaeffner de partir à deux sur le terrain, il leur fut également profitable à tous deux de partir à deux reprises. Certes, Denise Paulme a fait le choix de ne pas consacrer sa carrière d'ethnologue à un terrain unique ; mais elle a en revanche toujours reconnu les bénéfices d'un second séjour sur un terrain donné. Le premier séjour de Denise Paulme et André Schaeffner leur avait permis de « tracer le cadre général » et de se faire une idée des « proportions des différentes institutions », mais il avait également « posé des questions, notamment dans le domaine de la magie et de la sorcellerie »<sup>64</sup>. Leur second séjour leur permit d'autant mieux d'y répondre que « nous revoyant après deux ans et n'ayant subi du fait de notre passage aucune avanie, plusieurs informateurs ne cachèrent pas avoir, à notre première rencontre, omis volontairement certains points, notamment dans le domaine de la défense contre les sorciers, sur lesquels ils désiraient maintenant s'expliquer, ayant compris que ces questions offraient à nos yeux toute l'importance qu'eux-mêmes y attachaient »<sup>65</sup>.

Les missions de Denise Paulme et d'André Schaeffner en pays kissi font donc figure de complète réussite : un cadre de vie agréable, un accueil chaleureux de la part des habitants, des conditions d'enquêtes réunissant le confort de partir à deux et celui de partir à deux reprises, autant d'éléments dont se ressent une production scientifique empreinte d'une profonde bienveillance à l'égard de la population étudiée.

Rien d'aussi satisfaisant en pays baga où Denise Paulme et André Schaeffner séjournent quatre mois au cours de l'année 1954. Tout, en réalité, oppose leur expérience de terrain en pays baga de celle en pays kissi. Le cadre en premier lieu. Au « paysage de rêve » qui entourait autrefois les villages kissi situés « au grand soleil »<sup>66</sup> a fait place un environnement désolé et désolant, composé de « larges estuaires encombrés d'îlots, plaines vaseuses, visqueuses, où l'on s'enfonce jusqu'aux genoux lorsqu'elles ne sont pas recouvertes à perte de vue par les tristes palétuviers »<sup>67</sup>. Que le paysage, un instant, montre un meilleur jour, c'est pour mieux, l'instant suivant, révéler sa vraie nature : « D'un village à l'autre, pas de sentier, on circule toute l'année en pirogue : au départ, très tôt le matin, l'embarcation glisse sur une prairie de nymphéas épanouis, d'innombrables oiseaux effleurent au ras de l'eau les larges feuilles que leur poids, lorsqu'ils se posent, n'alourdit pas ; l'on n'ose rompre un silence qui leur appartient. L'enchantement est de courte durée : les oiseaux disparaissent cherchant l'ombre, les nénuphars se ferment contre la morsure du soleil ; la réverbération blesse les yeux, les dos nus des pagayeurs ruissellent. La pirogue prend l'eau, on s'arrête au dernier moment pour écoper et boucher les fissures à l'aide d'une poignée d'herbes et de vase. Des heures passent, uniformes sous le ciel gris »<sup>68</sup>. Nul doute que ce refuge un

---

<sup>64</sup> D. Paulme, 1954, p. 11.

<sup>65</sup> D. Paulme, 1979, p. 14.

<sup>66</sup> D. Paulme, 1956b, p. 10.

<sup>67</sup> D. Paulme, 1956a, p. 98.

<sup>68</sup> *Ibid.*, pp. 98-99.

jour trouvé par des hommes contre d'autres hommes « sinon contre les insectes »<sup>69</sup>, ce « paradis des moustiques et des crabes », est tout aussi bien l'enfer de l'ethnologue. Sans indulgence aucune, Denise Paulme répète à l'envie combien « la Basse Côte mérite son nom »<sup>70</sup>.

Pas plus que l'environnement naturel, les agglomérations ne la séduisent. Pourtant, « l'impression première » que lui donnent les villages baga est « d'espace et d'un relatif confort »<sup>71</sup>. Mais de même qu'en pleine nature, « l'enchantement » était « de courte durée », les villages ne tiennent pas les promesses qu'elle voudrait leur faire tenir. Pas d'abri commun, pas non plus d'autels, ou « si modestes qu'on passerait à côté sans les voir »<sup>72</sup>. Quand aux maisons, elles ne seraient pas tout à fait dépourvues d'attrait, la véranda leur donnant une certaine allure, si les pièces n'y étaient aussi sombres et étriquées. Impossible de ne pas déceler dans les propos qu'elle tient alors une ironie qui lui permet peut-être de maintenir son dépit à distance : « Le sommier métallique s'est aujourd'hui répandu ; les partisans du progrès fixent au montant une moustiquaire, dont la présence serait justifiée si un état de délabrement manifeste ne limitait trop souvent l'efficacité de cette protection au point de la rendre symbolique. »<sup>73</sup>

Un trait unique de la société baga fait son admiration : comme les Kissi, les Baga cultivent le riz, et comme eux encore, ils le cultivent avec passion et selon une technique ingénieuse, dont les résultats justifient l'énergie et l'investissement qu'elle requiert. Elle n'y voit cependant pas qu'un motif de réjouissance. Car ces résultats, précisément, font de la terre fertile des Baga l'objet de la convoitise envahissante de leurs voisins soussou et foulah, et condamnent à très court terme les premiers à être absorbés par les seconds. Denise Paulme, en effet, décrit les Baga comme des êtres peu attachés à leur identité, tout disposés à abandonner leur langue et leurs pratiques religieuses, à l'exception peut-être des rituels agraires qui accompagnent l'activité à laquelle ils donnent le plus de sens - la culture du riz -, pour adopter celles de leurs voisins.

Denise Paulme voit en outre une seconde raison à annoncer ainsi la mort prochaine des Baga : quand les Kissi semblaient animés par un projet de société commun, les Baga, eux, n'ont d'autre projet aux yeux de l'ethnologue que celui d'entretenir leurs dissensions internes. Il ne suffit pas en effet que la société soit structurellement divisée en deux moitiés rivales engagées dans une « éternelle compétition »<sup>74</sup> ; il faut encore que les individus qui la composent se déchirent entre eux, mus par un souci permanent d'affrontement : « chefs de village contre chefs de canton, famille contre famille, jeunes contre vieux, ces derniers intraitables, tous s'épuisent en luttes de prestige où chaque nouvel incident rallume des querelles mal éteintes »<sup>75</sup>. C'est pour fuir un tel climat que

---

<sup>69</sup> D. Paulme, 1957a, p. 257.

<sup>70</sup> D. Paulme, 1956a, p. 98.

<sup>71</sup> D. Paulme, 1957a, p. 258.

<sup>72</sup> *Ibid.*

<sup>73</sup> D. Paulme, 1957a, p. 258.

<sup>74</sup> D. Paulme, 1956a, p. 116.

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 101.

« découragés, beaucoup de jeunes gens émigrent »<sup>76</sup>. Et au contraire des Kissi, « aucun ne revient »<sup>77</sup>.

La société kissi était « convalescente », la société baga est bien plutôt « moribonde », « malade, en pleine décomposition »<sup>78</sup> ; sa condamnation « à brève échéance »<sup>79</sup> est sans appel : « la société baga apparaît condamnée par manque de solidarité, manque de cohésion interne, manque, aussi, de fierté naturelle »<sup>80</sup>. Pour l'ethnologue, « il est déjà bien tard pour en noter l'essentiel »<sup>81</sup>, et encore Denise Paulme reconnaît-elle n'avoir pu le faire que partiellement, en raison de « conditions de séjour et d'enquête difficiles », qui « n'ont guère permis le recoupement de ces bribes d'informations, non plus que leur contrôle par l'observation directe »<sup>82</sup>.

Les conditions physiques, et les difficultés de déplacement qui lui étaient associées n'ont pas en effet été les seuls obstacles rencontrés par Denise Paulme et André Schaeffner en pays baga. S'y sont ajoutées ce que Denise Paulme a appelé de « mauvaises conditions psychologiques »<sup>83</sup> : soupçonnés d'activités anti-françaises dès leur arrivée dans la capitale, Paulme et Schaeffner sont ensuite logés chez un chef de canton alcoolique que leur présence inquiète et irrite. Peut-être ces relations tendues avec l'administration coloniale auraient-elles pu être surmontées si elles ne s'étaient doublées de relations distantes avec la population baga, dont la grande majorité semble les avoir considérés avec méfiance. En pays baga, Denise Paulme noue néanmoins une relation privilégiée avec Moussa Bangoura, qui fut son interprète et informateur jusqu'à ce que l'administration coloniale en décide autrement. Lorsque la précocité de la saison des pluies et la méfiance de la population empêchent Denise Paulme d'assister à des rituels initiatiques dont c'est peut-être pourtant la dernière manifestation, le jeune homme songe à adoucir sa déception en lui remettant des dessins réalisés par ses soins, représentant différentes scènes de l'initiation. De façon plus générale, Moussa Bangoura semble être celui qui a permis à Denise Paulme, à son retour d'une mission pour le moins pénible, de publier quelques articles. Quelques articles qui, inversement et paradoxalement, doivent aussi beaucoup à la part de désastre que la mission a comprise.

« Paysages qui évoquent les horizons décrits par Joseph Conrad »<sup>84</sup>, écrit Denise Paulme pour traduire son désarroi face à l'environnement baga. Les écrits du romancier, dont elle réclamait les livres et recommandait la lecture à André Schaeffner lorsqu'elle se trouvait à Sanga<sup>85</sup>, la hantent à ce point en pays baga, qu'elle semble parfois

---

<sup>76</sup> D. Paulme, 1957b, p. 37.

<sup>77</sup> D. Paulme, 1958, p. 406.

<sup>78</sup> D. Paulme, 1979, p. 15.

<sup>79</sup> D. Paulme, 1957a, p. 277.

<sup>80</sup> D. Paulme, 1956a, p. 102.

<sup>81</sup> D. Paulme, 1957a, p. 263.

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 276.

<sup>83</sup> D. Paulme, 1979, p. 15.

<sup>84</sup> D. Paulme, 1956a, p. 98.

<sup>85</sup> « Envoie-moi *Sanctuaire* [de William Faulkner] ; as-tu lu [du même] *Tandis que j'agonise* ? Envoie-moi du Conrad, s'il y en a du récemment traduit. Je pense beaucoup à la *Ligne d'ombre* ; lis-le si tu

emprunter leur ton et leur style pour le décrire. De même que le pays baga les évoque à Denise Paulme, les écrits de Denise Paulme sur le pays baga plongent leur lecteur dans l'univers littéraire de Conrad : « De place en place, une estacade démantelée, dont les poteaux pourrissent dans la vase, permet encore l'accostage de quelque côte fantomatique, survivant d'un âge révolu »<sup>86</sup>. De sorte que les paysages et la société qui ont le plus déstabilisé Denise Paulme, sont peut être aussi ceux qui lui ont inspiré ses plus beaux textes. Il reste que de nombreuses années plus tard, l'ethnologue ne se remémore pas cette expérience de terrain sans la mettre en relation avec celle qui l'avait précédée : « Je ne regrette pas, aujourd'hui, cette expérience d'une société moribonde ; mais à l'époque, je soupirai après mes Kissi »<sup>87</sup>. Et c'est encore le même regret de la population kissi qui hante ses recherches ultérieures sur les Bété.

En 1958, Denise Paulme effectue un séjour de sept mois en pays bété, à l'ouest de la Côte d'Ivoire. L'introduction à la monographie qui en a découlé, *Une société de Côte d'Ivoire hier et aujourd'hui. Les Bété*, parue en 1962, consiste en une longue comparaison entre la population bété et la population kissi, dont on devine sans peine qu'elle s'effectue en défaveur de la première. C'est pourtant en raison des apparentes analogies entre les deux pays que le choix du couple d'ethnologue s'était porté sur les Bété : « Mon mari et moi avons gardé un excellent souvenir de deux séjours antérieurs en haute Guinée, chez les Kissi dont la situation géographique, aux frontières de la Sierra Leone et du Liberia, offre à première vue quelque analogie avec celle des Bété [...]. Toute imparfaite qu'elle fût demeurée, notre connaissance des Kissi ne pouvait-elle pas nous venir en aide dans nos premiers contacts avec les Bété ? »<sup>88</sup> Partisane des terrains multiples, Denise Paulme n'en a ainsi pas moins choisi certaines de ses nouvelles destinations en fonction de traits que leur population semblait avoir en commun avec celles qui lui étaient déjà familières. Mais ces traits apparemment communs ne l'ont pour ainsi dire jamais été. Denise Paulme espérait ainsi retrouver en pays bété les associations féminines qu'elle avait eu le loisir d'étudier en pays kissi et dont les milieux forestiers lui semblaient favoriser la formation. Elle n'en a pas eu la possibilité : « Disons aussitôt que mon échec en ce domaine fut total : une action commune des femmes bété, après quelques mois passés dans le pays, apparaît proprement impensable »<sup>89</sup>. Là ne s'arrête cependant pas la liste des attentes contrariées de Denise Paulme. Parmi elles figurent encore l'absence d'initiation masculine, de société des hommes, de classes d'âge, de masques, de rituel à l'occasion des semailles ou de la moisson, de culte des ancêtres affirmé, d'activité esthétique, de poteries, de vanneries ou de tissus. Sans compter qu'à ses déceptions propres s'ajoutent celles que l'on devine être celles d'André Schaeffner : « Les Bété ne sont même pas bons

---

l'ignores. Beaucoup de livres. » (*Lettres de Sanga*, 25 mai 1935, p. 35) Denise Paulme a par ailleurs, beaucoup plus tard, en 1989, consacré un article au *Cœur des ténèbres* de Conrad.

<sup>86</sup> D. Paulme, 1956a, p. 98.

<sup>87</sup> D. Paulme, 1979, p. 15.

<sup>88</sup> D. Paulme, 1962, pp. 7-8.

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 8.



musiciens, leurs danses, masquées ou non, demeurent insignifiantes »<sup>90</sup>. En bref, « le pays bété manque de pittoresque et l'on n'y conseillerait pas un développement du tourisme »<sup>91</sup>.

C'est presque froidement que Denise Paulme énumère toutes ses désillusions dès l'introduction de la monographie qu'elle consacre à la société bété. Mais elle laisse aussi entendre à son lecteur qu'elle les a le plus violemment ressenties dans les premiers temps de son séjour, et qu'elles les a ensuite, partiellement au moins, surmontées : « Après deux mois d'enquête, les Bété ne se distinguaient à nos yeux que par l'absence d'institutions existant aussi bien, sous une forme différente, chez leurs voisins occidentaux de la forêt que chez les habitants de la savane dont les villages touchent les leurs à l'est et au nord [...]. La première explication – se définir par l'absence de ce que possèdent les voisins – ne pouvait suffire. Il fallut nous en contenter pour un temps »<sup>92</sup>. De fait, aussi décevante qu'elle se soit révélée, l'expérience de terrain de Denise Paulme en pays bété n'est en rien comparable à celle qui l'avait précédée ; elle se situerait bien plutôt quelque part à mi-chemin entre l'expérience kissi et l'expérience бага.

Certes, les Bété sont dépourvus d'institutions majeures. Certes, ils évoluent dans un environnement dont la description « apparaît une tâche ingrate »<sup>93</sup>, tant les paysages sont « monotones » et les villages, « mornes ». Et certes encore, les liens qu'ils entretiennent entre eux reposent sur un individualisme porteur de conflits qui se soldent tout uniment dans la méfiance, la rancœur et le ressentiment ; la multiplication des accusations de sorcellerie n'en est qu'une manifestation : nostalgiques de leurs activités guerrières passées, les Bété en entretiennent le souvenir à travers des relations sociales agressives et hiérarchisées.

Mais Denise Paulme a à cœur de trouver des excuses à ceux dont elle a commencé par dresser un portrait peu avantageux. Aussi maintient-elle que la mauvaise réputation de Bété, selon laquelle ils seraient « paresseux, arriérés, stupides »<sup>94</sup>, ou encore cupides, entêtés et de mauvaise foi, n'est pas méritée. En réalité, des changements trop rapides dans leurs conditions de vie, et des changements dont ils n'ont pas toujours été les instigateurs, justifieraient le désarroi dans lequel ils semblent se trouver : « On ne passe pas impunément en trente ans d'un genre de vie qui reposait de temps immémorial sur la chasse, la cueillette et la proto-culture, à une économie capitaliste »<sup>95</sup>. La société kissi était convalescente, la société бага, moribonde, la société bété semble quant à elle comme suspendue dans le temps entre un passé révolu et un avenir incertain : « La société d'hier est morte, ses fils le savent. Celle de demain ne peut espérer survivre sans une totale révision de ses valeurs. Les bété jugeront le prix élevé : leur équilibre est à ce prix »<sup>96</sup>.

---

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>93</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 107.

<sup>95</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>96</sup> *Ibid.*, p.193.

De fait, le séjour de Denise Paulme en pays bété, contrairement à son séjour précédent en pays бага, se sera déroulé « sans histoire ». Il lui aura simplement demandé de « s'accommoder », soit de s'intéresser un peu à regret, « les questions économiques [venant] au premier plan », « aux problèmes fonciers et aux cours du café »<sup>97</sup>. Un séjour profitable donc, sinon exaltant, et un séjour qui marque à de nombreux égards un tournant dans le parcours de l'ethnologue : dernière mission réalisée avec André Schaeffner, la mission de Denise Paulme en pays bété est aussi celle qui donne lieu à son dernier ouvrage monographique.

### **Anthropologie comparée : les populations lagunaires de Côte d'Ivoire**

Deux critères principaux président au choix de Denise Paulme d'effectuer sa mission suivante en pays atié. À ce stade de son parcours, elle souhaite d'une part travailler sur une nouvelle population de Côte d'Ivoire, où elle a déjà noué des relations, et d'autre part s'essayer à l'étude d'une société matrilineaire. Dernier élément de choix : l'un des étudiants de Denise Paulme est atié, et tous deux projettent de travailler en collaboration dans le cadre d'une mission commune. Son étudiant ne sera finalement en mesure de la rejoindre qu'à la toute fin de son séjour ; mais il n'est pas impossible qu'à elle seule la perspective d'une collaboration lui ait permis de surmonter une appréhension à repartir sur le terrain privée de la présence de son époux à ses côtés. De fait, les missions de Denise Paulme ne sont désormais plus aussi longues que par le passé. En 1964, elle séjourne un peu plus de trois mois<sup>98</sup> en pays atié, où elle dit avoir été en mesure de travailler dans de très bonnes conditions, grâce notamment au concours de toutes les autorités ivoiriennes<sup>99</sup>.

Mais la production scientifique issue de cette mission diffère à de nombreux égards de celle qui avait découlé de ses précédentes expériences de terrain : point de monographie, mais un rapport de mission publié dans *L'Homme* et un article significativement appelé « Première approche des Atié (Côte d'Ivoire) » publié dans les *Cahiers d'études africaines*. Non pas que la population atié lui a inspiré peu de choses, mais plutôt qu'elle lui a inspiré autre chose. Sur les Atié en effet, Denise Paulme pose un regard un peu différent de celui qu'elle posait autrefois sur les Dogon, les Kissi, les Baga et les Bété. Il semble moins qu'autrefois lui importer de dresser un portrait d'ensemble de la société, embrassant toutes ses institutions et traversant tous les champs de la vie sociale. En pays atié, elle retient un fait social parmi d'autres : le système des classes d'âge. Comme de telles institutions l'exigent, Denise Paulme le situe par rapport aux autres institutions atié qui l'entourent et avec lesquelles il est en relation. Mais elle s'attache aussi à comparer sa forme atié avec ses autres manifestations dans les sociétés voisines. En 1966 puis en 1967-68 en effet, Denise Paulme effectue deux missions dans d'autres populations lagunaires du sud-est de la Côte d'Ivoire, afin d'y étudier leurs

---

<sup>97</sup> D. Paulme, 1979, p. 16.

<sup>98</sup> La mission s'étend du 25 mars au 1<sup>er</sup> juillet 1964.

<sup>99</sup> D. Paulme, 1965, p. 109.

systèmes de classe d'âge. Et à l'issue d'un colloque qui s'est tenu sur le sujet à l'EPHE en mai 1969, elle édite un ouvrage collectif intitulé *Classes et associations d'âge en Afrique de l'Ouest*.

Sans doute ce tournant dans le parcours de Denise Paulme s'explique-t-il en bonne partie par un changement dans sa position institutionnelle. Elle a, en effet, été nommée directrice d'études à la VIe section de l'École pratique des hautes études en 1957. Et de même que son statut de directrice du département d'Afrique noire du Musée de l'Homme, qu'elle n'a pas abandonnée avant 1961<sup>100</sup>, a sans doute en quelque sorte légitimé l'expression de son goût pour l'art africain à travers de très nombreuses publications tout au long de sa carrière, de même son nouveau statut d'enseignante, et d'enseignante à l'EPHE<sup>101</sup>, l'a certainement encouragée à s'intéresser à des thèmes transversaux plutôt qu'à des sociétés particulières, et à adopter une démarche plus comparatiste. De fait, le thème des classes d'âge donne matière à ses cours trois années durant, de 1964 à 1967, puis tout au long de l'année 1968-69.

Cette nouvelle perspective était d'ailleurs déjà perceptible dans le projet, né peu après sa nomination à l'EPHE, d'éditer un ouvrage collectif sur les femmes, qui paraît en 1960. Elle était également perceptible dans le traitement des matériaux recueillis chez les Bété, où elle s'est rendue deux ans plus tôt. De sa monographie, Denise Paulme semble en effet avoir exclu un thème, le syncrétisme religieux, comme pour mieux pouvoir lui consacrer, outre un important article, une année de cours en 1959-1960. C'est en outre à partir de son expérience en pays bété que Denise Paulme a commencé de consacrer des articles à la littérature orale et aux contes, sur lesquels elle ne cessera plus dès lors de publier des études comparatives, regroupées pour une partie d'entre elles dans *La mère dévorante* (1976) et *La statue du commandeur* (1984)<sup>102</sup>.

C'est donc progressivement que Denise Paulme a introduit un souci comparatiste dans ses recherches. Liée à un changement de statut professionnel, la priorité qu'elle accorde désormais, non plus à des terrains intensifs prolongés par des ouvrages monographiques, mais à des faits sociaux invitant à comparer leurs manifestations dans différentes sociétés afin d'évaluer leur constance et leur variabilité, s'inscrit également dans un contexte disciplinaire en évolution. Et elle vient au terme d'un parcours. Un parcours tout au long duquel elle n'a cessé de prendre ses distances avec la jeune femme peu sûre d'elle qu'elle était au début de sa carrière et qui, dans ses lettres à celui qui allait devenir son époux, dissimulait si mal sa crainte de ne pas être à la hauteur : « Un

---

<sup>100</sup> Denise Paulme a également dirigé pendant quelques années la section Afrique du Musée des Arts africains et océaniques.

<sup>101</sup> Non que Denise Paulme n'ait jamais enseigné auparavant : elle donne dès après la libération un enseignement d'ethnologie et histoire de l'Afrique à l'école coloniale, où elle a succédé à Henri Labouret. Mais on peut supposer que cet enseignement avait une portée plus pratique que celui attendu d'elle à l'EPHE.

<sup>102</sup> Si Denise Paulme n'a pas publié de travaux sur les contes avant son séjour en pays bété, elle s'est intéressée à la littérature orale, en collaboration avec Deborah Lifchitz, dès sa première expérience de terrain en pays dogon. Mais elle lui a consacré de plus en plus d'attention à mesure que le temps passait : « Lorsque je dus renoncer aux séjours en Afrique, je trouvai dans l'analyse des contes populaires un champ de recherches inépuisable. » (« Quelques souvenirs », p. 16)

vent "théories" semble souffler à Paris ; je n'aime pas beaucoup cela, tu sais que j'ai toujours pensé que notre travail ne devait être pour l'instant qu'une description scrupuleuse, laissant la conclusion jaillir d'elle-même... Tant pis »<sup>103</sup>.

Denise Paulme a volontiers été décrite, après sa mort en 1998, comme une personne à qui la réserve et la timidité pouvaient donner des airs bourrus, et que la pudeur rendait peu encline à se pencher sur elle-même<sup>104</sup>. Elle n'aura pourtant pas hésité à faire part de quelques-unes des émotions qui l'ont animée au fil de son parcours d'ethnologue. À un moment donné de sa carrière, elle a ainsi fait le choix de retracer ses souvenirs dans deux textes, consacré pour l'un à sa première mission en pays dogon, et pour l'autre à l'ensemble de son itinéraire. Elle a également souhaité la publication des lettres que Deborah Lifchitz et elle-même avaient écrites, en 1935, à André Schaeffner et à Michel Leiris. Mais elle a aussi laissé transparaître un peu d'elle-même et des sentiments qui furent les siens dans ses écrits scientifiques, à chacune de ses rencontres avec une nouvelle société. Parce que Denise Paulme savait toute « l'importance de la personnalité de l'enquêteur »<sup>105</sup>, son œuvre dit subtilement tout ce que le parcours scientifique d'un chercheur doit à son parcours intérieur.

## BIBLIOGRAPHIE

AUGÉ, Marc, 1998, « Denise Paulme (1909-1998), *L'Homme* 147 : 7-8.

BYRNE, Alice, 2000, *La quête d'une femme ethnologue au cœur de l'Afrique coloniale. Denise Paulme 1909-1998*, Mémoire de maîtrise, Université de Provence, Aix-Marseille I.

DUPUIS Annie, 1987, « Correspondance de Déborah Lifchitz et Denise Paulme avec Michel Leiris, Sanga, 1935 » (texte établi, présenté et annoté par A. Dupuis), *Gradhiva* 3 : 44-58.

HÉRITIER, Françoise, 1999, « Denise Paulme-Schaeffner (1909-1998), ou l'histoire d'une volonté », *Cahiers d'études africaines*, XXXIX (1) : 5-12.

LEIRIS, Michel, 1998, « Organisation sociale des Dogon (inédit) », *L'Homme* 147 : 9-16.

PAULME, Denise, 1937, *La communauté taisible chez les Dogon (Soudan français)*, Paris, Domat-Montchrestien.

- 1940, *Organisation sociale des Dogon (Soudan français)*, Paris, Domat-Montchrestien.

---

<sup>103</sup> D. Paulme, 1992, lettre du 29 juillet 1935 à André Schaeffner, p. 52.

<sup>104</sup> Voir notamment M. Augé (1998, p. 7) et F. Héritier (1999, p. 5).

<sup>105</sup> D. Paulme, 1992, p. 11.

- 1949, « Les Kissi.- "Gens du riz" », *Présence africaine* 6 : 26-35 ; 7 : 226-248.
- 1950, « Un mouvement féminin en pays kissi (septembre 1948) », *Notes africaines* 46 : 43-44.
- 1954, *Les gens du riz. Kissi de Haute-Guinée Française*, Paris, Plon.
- 1956a, « Structures sociales en pays baka (Guinée française) », *Bulletin de l'IFAN*, XVIII série B (1-2) : 98-116.
- 1956b, « Un village kissi au grand soleil », *Marco Polo* 16 : 9-19.
- 1957a, « Des riziculteurs africains : les Baka (Guinée française) », *Cahiers d'outre-mer* 39 : 257-278.
- 1957b, « Des riziculteurs africains : les Baka », *Marco Polo* 27 : 25-37.
- 1958, « La notion de sorcier chez les Baka », *Bulletin de l'IFAN*, XX série B (3-4) : 406-416.
- 1962, *Une société de Côte d'Ivoire hier et aujourd'hui. Les Bété*, Paris-La Haye, Mouton.
- 1965, « Mission en pays atié, Côte d'Ivoire », *L'Homme* 5 (1) : 105-109.
- 1966, « Première approche des Atié (Côte d'Ivoire), *Cahiers d'études africaines* VI (1) : 86-120.
- 1976, *La mère dévorante. Essai sur la morphologie des contes africains*, Paris, Gallimard.
- 1977, « Sanga 1935 », *Cahiers d'études africaines* XVII (1) : 7-12.
- 1979, « Quelques souvenirs », *Cahiers d'études africaines* XIX (1-4) : 9-17.
- 1984, *La statue du commandeur. Essais d'ethnologie*, Paris, Le sycomore.
- 1989, « Lecture du *Cœur des ténèbres* », in *Singularités. Textes pour Eric de Dampierre*, Paris, Plon, pp. 231-244.
- 1992, *Lettres de Sanga à André Schaeffner, suivi des Lettres de Sanga de Deborah Lifchitz et Denise Paulme à Michel Leiris*, Paris, Fourbis.
- 1993, « Cinquante ans de distance. Entretien de Doris Bonnet avec Denise Paulme », *Cahiers des Sciences humaines*, num. hors série : 81-85.

PAULME, Denise, ed.

- 1960, *Femmes d'Afrique noire*, Paris-La Haye, Mouton.
- 1971, *Classes et associations d'âge en Afrique de l'Ouest*, Paris, Plon.

SCHAEFFNER, André, 1951, *Les Kissi. Une société noire et ses instruments de musique*, Paris, Herman and cie.

- 1990, *Le Sistre et le Hochet. Musique, théâtre et danse dans les sociétés africaines*, Paris, Hermann (« Savoirs, cultures »).

#### ARCHIVES

*Fonds Denise-Paulme*, Bibliothèque Éric-de-Dampierre, MAE, Université Paris-Ouest Nanterre-La Défense, France.